

Vous êtes venue à Orléans il y a un mois, où comme chaque fois, les lecteurs s'entassaient dans la rue. Vous sentez-vous portée par un véritable courant populaire, comme peut le vivre une chanteuse en tournée ? Comment vivez-vous votre relation à vos lecteurs ?

Je ne pense à rien. J'entre dans une librairie, je m'assieds, je sors mes crayons, je lève les yeux et je croise un visage. Il n'y a que cela qui compte : les visages croisés. Tout le reste m'indiffère un peu : les chiffres, la popularité, les records... Ça n'existe pas. Ce qui existe, ce sont ces rencontres. Même brèves, mêmes furtives. La popularité peut disparaître en un clin d'œil, mais certains clins d'yeux vous accompagnent toute une vie.

Je vis cette relation comme la fin d'une période de solitude. On travaille seul, extrêmement seul, on se noie dans ses propres doutes et tout à coup on comprend pourquoi : c'était pour ces témoignages-là...

Saviez-vous qu'en 2002, *Je l'aimais* avait été sélectionné par les lecteurs Blésois, qui remettent chaque année le prix des lecteurs Emmanuel Roblès parmi six romans ?

J'ai dû le savoir à l'époque mais je ne suis pas très attentive aux prix. Je n'ai jamais porté de dossard et me suis toujours débrouillée pour être éditée en dehors des courses aux bandeaux rouges. Mes seules distinctions, c'est votre première question.

Vous dites avoir l'ambition de mettre en scène de beaux personnages dans *La Consolante*. Vous avez également travaillé votre style, travail salué par la critique. Avez-vous le sentiment d'accéder à une certaine maturité d'auteur ?

« Maturité d'auteur »... Bigre... Comment le savoir ? Vous savez, je ne conceptualise rien. Ni avant, ni pendant, ni après. J'avais ces personnages en tête et je les ai laissés vivre. Le fait qu'ils soient plus âgés que leurs prédécesseurs explique peut-être ce style différent. Ils avaient tous plusieurs vies au compteur et j'ai été obligée d'en tenir compte. Il y a de nombreux flash-back, des ellipses et des zones de turbulences parce que j'étais dans la conscience d'un homme « agité » moralement et j'ai essayé de retranscrire fidèlement ses tourments. Ce n'était pas facile à écrire et ce peut être déstabilisant à lire mais le sujet l'imposait. Dans une prochaine histoire, ce sera probablement autrement.

Le style, c'est l'histoire.

Dilettante qualifie une personne qui ne se fie qu'aux impulsions de ses goûts. Vous semblez vous être parfaitement choisis avec votre éditeur. Vivez-vous votre engagement à ses côtés comme un acte militant, dans un monde littéraire principalement tenu par l'argent ?

Non je vis mon engagement par pur intérêt. Niak, niark, niark... (Là, vous ne me voyez pas mais je me frotte les mains...) Je suis fidèle à mon petit éditeur parce que c'est un grand monsieur (1 mètre 90) qui aime les lettres plus que les chiffres et porte sur mon travail un regard de pur lecteur. Ça n'a l'air de rien cette petite phrase et pourtant elle fait toute la différence...

J'en rajouterai une car depuis j'ai lu (mais pas tout à fait achevé) votre roman : Votre personnage central est un homme. Mais l'intrigue tourne autour d'une femme à la fois humble et hors du commun. Comment définissez-vous la lumineuse Anouk : comme une mère qui n'a pas grandi, une femme avant tout, une sainte qui soigne son prochain. Ou bien par l'addition de ces contradictions ?

Je ne sais pas. C'est une amie et je ne cherche pas à définir mes amis : je me contente de les aimer comme ils sont. Elle est probablement l'addition de tout un tas de contradictions comme vous dites et alors ça ne m'étonne pas qu'elle soit mon amie. Les gens plein de contradictions sont les êtres humains que je préfère...